

Barack Obama : De l'Afrique en Amérique

Sylvie LAURENT

Par ses origines, Barack Obama incarne le rêve de retrouvailles tant espérées entre l'Afrique et l'Amérique noire. Mais le mythe se heurte à la réalité : la supposée fraternité entre les « Africains-américains » et l'Afrique repose sur bien des malentendus. Après le portrait historique de John McCain, Sylvie Laurent propose une lecture de l'africanité d'Obama.

Barack Obama connaît les subtilités du débat sur la race et les limites du discours sur l'identité noire. Il sait, depuis qu'il a découvert l'Afrique, terre de son père, que la « négritude », conscience et culture qui uniraient les Noirs d'Amérique et d'Afrique, peut n'être qu'une posture dans les ghettos de Chicago. De retour de ses voyages au Kenya, qui lui révélèrent sa part d'africanité, il constata, amer : *« Les Noirs américains ont toujours eu une relation ambiguë à l'Afrique. Aujourd'hui nous portons des vêtements Kente, célébrons le Kwanza et collons des posters de Nelson Mandela sur nos murs. Et quand nous voyageons en Afrique et découvrons que tout n'est pas beau et brillant, nous en revenons souvent profondément déçus »*¹.

Obama l'Africain

Obama, qui tente de ne pas se laisser enfermer dans l'image-ghetto du « candidat racial », n'entend pas lever l'ambiguïté mais au contraire, en tirer le meilleur parti. Il rappelle sans cesse que ses racines sont d'un ailleurs lointain. Cela explique la commercialisation il y a quelques mois d'un DVD apologétique intitulé « Senator Obama goes to Africa » (2007) dans lequel on voit l'enfant du pays revenir sous les hourras au Kenya mais aussi traverser

¹ *Crisis*, Octobre 1995.

plusieurs pays dans lesquels il s'adresse « à ses frères ». Sa sœur Auma, kenyane, raconte à la caméra le cheminement du jeune Barack et la manière dont leur père tenta en vain de tenir à bout de bras une famille élargie à s'y perdre. Barack Obama, filmé ensuite à la chaire de l'université de Nairobi, confie à un auditoire conquis qu'il pense à ce père qui l'a fait ce qu'il est. Il fait même de la famille Obama, délitée, une métaphore de l'Afrique entière dont les ambitions immenses dans les années soixante ne se sont pas réalisées : la Nouvelle Afrique est en suspens. L'une comme l'autre furent pour Hussein Obama une « déception »². Barack, son improbable héritier, renoue avec l'espoir. Le documentaire met en scène le périple du sénateur. Entouré de sa famille africaine, il apparaît comme Ulysse rentrant à Itaque et seule une nourrice attentive doit le reconnaître ; c'est à grand-mère Sarah Hussein Onyango Obama, une de ses plus grandes supportrices, qu'échoit ce rôle. Cette étape ritualisée de la « reconnaissance » annonce le point d'orgue du film : le retour du fils prodigue dans le petit village de Kismu, dans lequel son père fut berger. Les enfants y chantent et les femmes dansent à la gloire du candidat sous les bannières « Welcome home ».

Il était rentré une première fois en 1987, voyage initiatique raconté dans son autobiographie *Dreams of my Father*, lors duquel il découvrit véritablement sa parenté africaine, immortalisée par une photographie de famille (voir ci-dessous), dont il manque l'âme et le trait d'union. Le grand absent est en effet Hussein, le père, dont Barack Obama tient tant à se réclamer lorsqu'il est en Afrique. Obama partage sans doute une expérience personnelle sincère lorsqu'il étreint devant la caméra les membres de sa famille et évoque sa fibre africaine, concluant sa visite par un « I love you guys and *Uriti uru* [good bye] ». Mais il sait mettre à profit ces symboles d'africanité. Ainsi, lorsqu'il visite le bidonville de Kibera, le plus grand du continent, il joue d'un intertexte avec les harangues qu'il a pu tenir dans les ghettos de Chicago, assurant qu'il travaillera personnellement avec le gouvernement pour améliorer leur sort. Mais il ajoute quelque chose qu'il n'aurait jamais dit dans le South Side : « vous êtes tous mes frères et mes sœurs ». Obama l'Africain d'Amérique est « rentré » et il veut que l'on sache qu'il est d'ici. Son message relève d'un double langage subtil.

Il envoie tout d'abord un message implicite aux Noirs américains en ravivant le rêve pan-africain qui devait réunir les fils exilés de l'Afrique au continent-mère. Lorsqu'il va en

² Il faut rappeler qu'Hussein Obama abandonna sa femme enceinte pour s'unir avec la mère de Barack Obama à Hawaï, nouvelle famille qu'il abandonna à son tour pour refaire sa vie en Afrique. Il tenta néanmoins d'être le chef de famille charismatique qui rassemble tous les Obama.

Afrique avec sa femme en 1995 ou en 2007 pour aller voir sa grand-mère demeurée dans son village de Nyangoma-Kogelo, il rappelle le lien de parenté entre les Noirs d'Amérique et l'Afrique, et se présente comme l'un des leurs. Un tel *signifying*³ n'est pas inutile alors que nombre d'Africains-américains lui ont reproché de ne pas être « assez noir », c'est-à-dire de ne pas posséder cet élément essentiel de l'identité afro-américaine : la mémoire de l'esclavage. Dans le même temps, cette « africanisation » d'Obama est un formidable appel du pied à l'électorat blanc. Un Barack africain est bien plus acceptable qu'un Obama issu du ghetto. Dans le sillage de nouvelles vagues d'immigration venues d'Afrique, une sympathie et un respect particuliers se sont en effet fait jour pour ces immigrés dont on loue les vertus et l'éthique, celles-là même qui font – dans l'esprit de l'Amérique moyenne blanche – tant défaut aux Noirs américains. Il y a certes une réalité derrière cette vision bien commode : 40 % des Africains qui émigrent aux Etats-Unis ont un diplôme universitaire et leur revenu moyen, une fois installés, est supérieur de 30 % à celui des Afro-américains⁴. Obama apparaît donc comme l'« autre Noir », non pas celui qui réclame des réparations pour l'esclavage et la ségrégation mais comme l'Africain éduqué et travailleur, comme on en rencontre de plus en plus dans le pays. Candidat « purple »⁵, plus proche de l'immigré que du Noir, il serait rassurant pour des Blancs qui ne craignent rien tant que leurs propres descendants d'Africains⁶.

Une Afrique d'Epinal

Cette dialectique raciale est ancienne. Obama tente d'y prendre subtilement sa place, s'inscrivant dans la longue histoire des relations passionnées et jonchées de malentendus entre ceux qui ne s'appellent que depuis peu « Africains-américains »⁷ (dont certains veulent encore croire qu'ils sont une diaspora africaine) et une Afrique qui ne sait plus quoi penser de ces noirs déracinés. L'église de Barack Obama, la Trinity United Church of Christ de

³ Concept mis au point par Henri Louis Gates visant à nommer l'intertexte implicite des discours africains américains, chaque phrase étant un langage codé insaisissable par les Blancs, réinterprétant toute une généalogie de textes qui lui ont préexisté.

⁴ On estimait déjà il y a 10 ans que leur revenu moyen s'élevait à 30, 907 \$ contre 19, 533 pour les Afro-américains. Cité par Mwakikagile, p. 184.

⁵ C'est-à-dire à mi-chemin entre les Démocrates et les Républicains.

⁶ Certains ont ainsi accusé les détracteurs d'Obama de jouer sur la peur de la classe moyenne face à ses Noirs. L'universitaire Orlando Patterson soutient ainsi dans les colonnes du *New York Times* que le fameux clip des démocrates, « 3 o'clock in the morning », n'est qu'une adaptation de la scénographie du Ku Klux Klan, associant le Noir à une bête dangereuse.

<http://www.nytimes.com/2008/03/11/opinion/11patterson.html>

⁷ Le terme commence à être utilisé dans les années 60, en particulier par les nationalistes noirs. Dans les années 80, Jesse Jackson proposa qu'il devienne le terme officiel pour désigner la communauté noire. Si les Blancs l'utilisent comme seule appellation « politiquement correcte », la plupart des Noirs se disent simplement « Noirs ».

l'encombrant pasteur Jeremiah Wright se dit ainsi « afrocentriste »⁸ et l'on distingue, lors des prêches, nombre de fidèles en « kente », l'habit traditionnel Ashanti⁹. On rit en Afrique de ces Américains portant ces *dashikis* colorés qui les distinguent immédiatement comme touristes. Dans les rues des grandes métropoles américaines, les « vrais » Africains reconnaissent instantanément ces militants déguisés du « Black Power », qui se disent « Afrikans » avec le « K » de Kemet¹⁰ ou « Nubians »¹¹ pour signifier leur indéfectible africanité et leur retour aux glorieuses racines¹². Ce « recours à l'Afrique » leur permet à bien des égards de garder leur distance à l'égard de leur propre américanité¹³. Mais le souhait d'une recomposition de la famille noire originelle apparaît illusoire, les Africains se sentant parfois plus proches des Blancs ou des autres minorités que de ces frères lointains.

Godfrey Mwakikagile, auteur africain vivant aux Etats-Unis et partisan d'un nouveau panafricanisme, présente dans son ouvrage *Relations Between Africans and African Americans- Misconceptions, Myths and Realities*¹⁴ les épisodes clés de la passion qui lie jusqu'à aujourd'hui les Noirs d'Amérique et l'Afrique. La représentation de l'Afrique en Amérique et l'expérience de l'Amérique par les nouveaux venus africains se confondent pour exprimer un insondable malentendu transatlantique. Les stéréotypes nourris par les uns comme par les autres sont déchiffrés et il en fait remonter la genèse à l'âge d'or de l'Europe impériale. Les Américains de toutes races sont en effet avant tout nourris d'une *doxa* européenne.

La grande plume africaine, Chinua Achebe, offrit une étude célèbre de la représentation de l'Afrique dans *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad¹⁵. Le romancier nigérian, qui fustigea pour la même raison l'œuvre d'Hemingway, souligne la façon dont

⁸ <http://www.tucc.org/about.htm>

⁹ Pour en savoir plus sur cette tribu de l'Ouest africain, voir http://www.ashanti.com.au/pb/wp_8078438f.html

¹⁰ Nom, qui signifierait « terre noire », donné par les Egyptiens de l'Antiquité à leur terre. Il fut repris par les Afrocentristes qui font de l'Egypte leur civilisation première et nomment donc la nation afro-noire « Kemet ».

¹¹ Le royaume nubien, situé au sud de l'Egypte antique et dans le nord actuel du Soudan nourrit le mythe d'une nation noire toute puissante et jouit d'un grand prestige chez les Afrocentristes.

¹² Ce phénomène touche aussi certains Africains qui se sentent « contaminés » par la culture occidentale. Ainsi, le propre frère de Barack Obama, Roy – dont le père fut très influencé par son expérience américaine –, se rebaptisa Abongo, devint un militant de la sauvegarde de la culture Luo et se convertit à un Islam strict.

¹³ Voir Konate Kangbai, *La Place et l'utilisation de l'Afrique dans le processus identitaire des Noirs américains : discours interprétative et négociation*. Thèse de doctorat de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 2002.

¹⁴ New Africa Press, Dar el Salam Tanzania, 2007.

¹⁵ « An image of Africa : Racism in Conrad's *Heart of Darkness* » ; *Massachusetts Review* 18 (1977) et reproduit dans *Heart of Darkness, An Authoritative Text, Background and Sources, Criticism*. 3rd ed. Ed. Robert Kimbrough London: W. W Norton and Co., 1988.

Disponible sur: <http://social.chass.ncsu.edu/wyrick/debclass/achcon.htm>

l'Afrique y est dessinée comme l'antithèse de la civilisation européenne, la bestialité la plus primitive guidant l'homme perdu sur le fleuve Congo vers les premiers âges de l'humanité. La laideur grotesque et la barbarie terrifiante du continent sombre et de ses cannibales sont à l'origine de la fascination d'un monde occidental qui s'y purge et s'y éprouve : « ... the thought of their humanity -- like yours... Ugly »¹⁶. Européens comme Américains ont fondamentalement conservé une part de ce stéréotype qu'il s'agisse de sa face tragique (l'Afrique est un espace sanglant de violence et de tribalisme) ou de sa face comique (cette vaste terre de jeu est occupée par des animaux colorés et par de bons sauvages arriérés, accueillant les touristes et leurs devises à bras ouverts).

La culture populaire comme la recherche universitaire sont au cœur de cette grande méprise mutuelle, née du chassé-croisé historique, psychologique et idéologique entre deux mondes noirs. Le cinéma américain le plus récent a ainsi fait une bonne place à l'Afrique dans sa production. *Hotel Rwanda*, *Blood Diamond* ou *The Last King of Scotland* sont, dans des styles très différents, conformes en un point : qu'il s'agisse d'un épisode héroïque du génocide rwandais, du financement de la guerre civile en Sierra Léone par la contrebande de diamants ou des états d'âmes d'un jeune occidental au contact du dictateur ougandais Idi Amin Dada, l'Afrique est un lieu de violence et de chaos. Préexistait à cette idée une vision romantique de l'Afrique, telle que le mélodrame de Sydney Pollack, *Out of Africa*, l'a mise en scène en 1985. Toute évocation de Nelson Mandela aux Etats-Unis (ou dans une moindre mesure de Desmond Tutu) suscite de la même façon un enthousiasme un peu naïf, l'icône sud-africaine étant, s'y l'on s'y penche, bien loin de l'idéal de non violence façon Luther King auquel on l'associe à tort. Finalement, l'image d'Epinal de l'Afrique qui semble s'imposer aujourd'hui outre-Atlantique est un savant mélange de ces visions tragique et romantique. Terre de mission, l'Afrique est devenue le grand éden des philanthropes américains qui découvrent un peuple, une terre et surtout une cause¹⁷.

¹⁶ Conrad, Joseph. *Heart of Darkness*. Ed. Paul B. Armstrong. 4th ed. New York: W. W. Norton, 2006, p. 36.

¹⁷ En 1985, une première vague d'engouement pour l'Afrique s'était matérialisée par la chanson « We are the World » écrite par les chanteurs Mickael Jackson et Lionel Richie produit par Quincy Jones, d'après une chanson écrite par Bob Geldof. Destiné à lutter contre la famine en Ethiopie, ce titre fut vendu à plus de 7 millions d'exemplaires et l'album *USA for Africa : We Are The World* à près de 3 millions. Initiative inspirée, elle demeure modeste face au renouveau « charitairiste » qui s'empara d'une frange de l'élite culturelle américaine vingt ans plus tard. Le même Bob Geldof, secondé par le chanteur Bono (qui participa d'ailleurs lui aussi à « We are the World ») et les époux Gates marquèrent le début des années 2000 par l'extraordinaire publicité qu'ils donnèrent à l'action humanitaire à destination du Tiers-Monde et de l'Afrique en particulier. En 2007, Bob Geldof félicita même officiellement George Bush pour son action en Afrique.

La cause africaine

En témoigne le numéro de juillet 2007 de la revue *Vanity Fair*, intitulé « The Africa Issue: Politics & Power », qui fut consacré au renouveau de l'espoir en Afrique. Y figuraient en bonne place les missionnaires modernes partis y chercher la rédemption¹⁸. La particularité de ce numéro fut la réalisation de vingt couvertures différentes, chacune constituée d'une photographie d'Annie Leibowitz et mettant en scène une parole circulant de bouche à oreille entre chacune des personnalités photographiées (Voir le *slideshow* de ces couvertures sur le site de Vanity Fair : <http://www.vanityfair.com/politics/features/2007/07/>). L'acteur Don Cheadle s'adresse à Barack Obama¹⁹, qui chuchote à l'oreille de Mohammed Ali qui se tourne vers Rania de Jordanie et ainsi de suite. Le ton de ce numéro est donné par la photographe, qui entend rendre hommage « à des personnalités qui oeuvrent pour améliorer le sort de l'Afrique, la rendre autonome et éradiquer le SIDA de son territoire ». Or, une seule personnalité sur 21 est africaine. On suggère donc que le destin de l'Afrique est entre les mains des bienfaiteurs américains.

Les personnalités formant les maillons de cette chaîne humanitaire mobilisée pour sauver l'Afrique incluent, outre Obama et Ali, Condoleeza Rice, Djimoun Hounsou, Maya Angelou, Chris Rock, Oprah Winfrey, Jay Z, Alicia Keys et Iman. La moitié de ces figures modernes de l'« africaphilie » sont donc des Africains-américains ou, pour deux d'entre eux, des Africains installés aux Etats-Unis (Iman d'origine somalienne et Hounsou, malien). Cette surreprésentation n'est évidemment pas surprenante : elle est l'un des ultimes épisodes de cette relation tourmentée entre les Noirs américains et le continent matrice. Comme les Africains aiment à le rappeler, si certains Afro-américains se considèrent comme nos frères, ils se perçoivent comme des grands frères ! Le malentendu éternel qui transforme les cousins d'Amérique en moralistes arrogants est longuement décrit par Mwakikagile qui rappelle que les missionnaires noirs venus « civiliser » l'Afrique au XIX^e siècle étaient considérés comme des néo-coloniaux comme les autres. Pire encore, les esclaves américains libérés rêvant d'une Jérusalem noire qui fondèrent le Libéria en 1822 ont, pour réaliser leur utopie, exproprié les autochtones africains et formé une élite « américano-libérienne » qui priva les tribus indigènes

¹⁸ On y trouve l'économiste Jeffrey Sachs, l'homme d'affaire Warren Buffet, l'ancien président Bill Clinton ou la chanteuse devenue documentariste Madonna.

¹⁹ Ce dernier déclare « *I can still remember my first trip to Africa, two decades ago, when my sister's Volkswagen Beetle broke down. When I went back recently we had better transportation. But there was another difference. While that first trip was about discovering my past, my recent trip was about Africa's future. And it filled me with hope—because while significant obstacles remain, I believe we have the chance to build more equitable and just societies so that all people have the chance to control their own destinies* ». Voir supra.

de leur souveraineté jusqu'en 1980²⁰. Pourtant, c'est gorgés de bons sentiments et d'une sincère fraternité que certains Afro-américains s'investissent en Afrique. Ainsi, la célèbre et riche Oprah Winfrey a financé la création d'une académie de jeunes filles au sud de Johannesburg « destinée à former l'élite africaine de demain ». En janvier 2008, l'école fut inaugurée en présence de Nelson Mandela et... de trois stars noires américaines (Spike Lee, Sydney Poitier et Tina Turner). Son rêve d'un Tuskegee²¹ pour pauvres sud-africains fut hélas maculé quelques mois plus tard par l'annonce de maltraitances sexuelles commises dans l'école par une surveillante nommée Tiny Virginia Makopo.

La quête des racines

L'histoire de la recherche en maternité des Noirs américains est aussi ancienne que leur déracinement. Dès les premiers siècles de l'esclavage transatlantique, certains esclaves ont cherché à « rentrer » en Afrique. En 1703, Ayuba Suleiman Diallo, marchand d'esclaves dans la région du fleuve Sénégal est capturé par un négrier européen qui l'exile de l'autre côté de l'Atlantique où il devient esclave dans la colonie du Maryland. Après avoir tenté de s'échapper, il parvient à faire parvenir un courrier à Londres où des bienfaiteurs, sensibles à l'argument de son ascendance aristocratique, le firent libérer et recueillirent ses mémoires. Il fut la coqueluche du tout Londres avant de parvenir à rentrer en Afrique et de retrouver les siens. Cette incroyable aventure préfigure la longue épopée de Noirs américains qui continuent à se penser Africains et qui veulent rentrer. Ce rêve du retour est présenté par James Campbell dans *Middle Passages: African-American Journeys to Africa (1787-2005)*²² qui vient de paraître aux Etats-Unis²³.

Jusqu'à Obama, l'odyssée de la minorité noire américaine est parsemée de tentatives pour recréer le lien organique avec l'Afrique. Professeur à NYU, Saidiya Hartman raconte ainsi dans son ouvrage *Lose Your Mother: a Journey along the Atlantic Slave Route*²⁴ son second voyage au Ghana, en 1992, réalisé grâce à un programme d'échange Fulbright. Ce voyage, des dizaines de milliers d'Africains-américains l'ont accompli depuis l'indépendance

²⁰ Voir <http://www.pbs.org/wgbh/globalconnections/liberia/essays/history/>

L'élection d'Ellen Johnson Sirleaf en 2005 mit à nouveau le Libéria sur le devant de la scène internationale.

²¹ Fondée en 1880 par Booker T. Washington, l'université de Tuskegee dans l'Alabama fut le seul collège destiné et dirigé pour et par des Noirs. Son but était, par l'éducation, d'émanciper les Africains-américains, tout juste libérés de l'esclavage.

²² Penguin, New York, 2006.

²³ Voir le compte rendu de *La revue des livres et des idées*. Janvier-Février 2008, p. 3.

²⁴ Farrar, Strauss and Giroux, New York, 2007.

du pays en 1957²⁵. Le fondateur de la nation, Kwame N’Krumah, qui fit ses études aux Etats-Unis, parvint mieux qu’aucun autre à donner corps au rêve panafricain. Franz Fanon théorise quelques années plus tard cette profonde gémellité entre les Africains victimes de l’oppression coloniale et les Noirs qui subissent la ségrégation²⁶. Martin Luther King dédia en 1957 un de ses plus grands discours, « The Birth of a New Nation », au jeune pays frère et parla de son chef comme de son *alter ego* africain. Libérés des Anglais comme le peuple élu d’Egypte, les Ghanéens annoncent la victoire des Noirs ségrégués. Par une incroyable coïncidence historique, il se trouva en effet qu’au moment où la loi sur les droits civiques des Noirs américains fut votée (1964), près de trente pays africains gagnèrent leur indépendance, un vaste mouvement de libération initié par le Ghana. Le révérend King l’a pourtant clairement dit, les Afro-américains ne sont pas des Africains. Ils sont néanmoins des frères et des modèles et King invite les Afro-américains à partir pour l’Afrique afin d’aider le jeune pays à se construire. Il fut entendu et, à l’exemple du grand W. E. B. Dubois, une communauté américaine idéaliste entama sa transhumance vers le Ghana. Dubois fut l’un des pères du panafricanisme américain, qui tint son premier Congrès officiel en 1919 à Paris. Une internationale « transcontinentale » du peuple noir devait les libérer de toutes les oppressions. Le rêve, un peu fané, retrouva un peu de vigueur avec le mirage ghanéen.

La grande illusion

Nombreux sont alors ceux qui, comme Saidiya Hartman, reçurent la gifle terrible de la désillusion. Les Noirs américains sont confrontés à leur altérité, à l’hostilité des Africains et à l’amertume de ceux de leurs compatriotes qui sont restés mais qui sont devenus cyniques. Kwame Anthony Appiah, lui-même fils d’un Ghanéen devenu professeur à Harvard, livre sa propre expérience dans un beau papier de la *New York Review of Books* consacré à la présentation d’ouvrages récents dont ceux de Campbell et d’Hartman²⁷. Sa conclusion est qu’on ne peut pas échapper au malentendu et à la désillusion. Oui, les Américains découvrent que les Africains ont participé à la traite et ils réalisent que la couleur de leur peau ne vaut pas grand-chose face à l’immensité océanique qui les sépare culturellement. Le ressentiment et l’incompréhension président à ces rencontres que l’on espérait être des retrouvailles. Hartman, comme tous ces pèlerins, rêvait d’empire Ashanti et de royaumes glorieux, et il doit non

²⁵ Encore aujourd’hui, on estime que 10 000 touristes américains s’y rendent chaque année.

²⁶ Il fut pour autant critique de l’illusion constituée selon lui par la “négritude”, en particulier dans *Peau noire, masque blanc*.

²⁷ “What Was Africa to Them?” 27 septembre 2007. Traduit en français dans *La Revue internationale des Livres et des Idées*, cité plus haut.

seulement admettre qu'elle n'a aucun lien avec cette Afrique fantasmée mais, pire encore, que ce mythe n'a jamais existé que dans son esprit rêveur. Appiah illustre les ravages de ce mirage par l'histoire de ce mercenaire « ghanéen » nommé Lee, propageant la peur et la violence au nom de l'idéal révolutionnaire africain, qui se révéla être un Afro-américain perdu dans sa folie panafricaine.

Souvent en effet, les Noirs d'Amérique croyaient à la possibilité de se retrouver en Afrique comme « chez eux », accusant les Blancs d'avoir toujours tout fait pour éviter une telle réunion. C'est notamment l'argument délivré par Malcom X lorsqu'il se rend lui-même à Accra en 1964. Il commence par accepter le nom yoruba que ses hôtes lui ont attribué, Omowale, avant d'accuser : « lorsqu'on examine les choses de près, on a aucune peine à entrevoir un gigantesque plan, destiné à empêcher la jonction des Africains d'Afrique et des Africains d'Amérique... L'unité entre Africains de l'Occident et Africains de la mère patrie modifiera le cours de l'histoire »²⁸. Il présidera pour réaliser ce grand dessein l'« Organization of Afro-American Unity » et tentera d'assurer, et peut-être même de convaincre ses amis africains que les Noirs américains se soucient *vraiment* de l'Afrique. « You are nothing but Africans » est son injonction identitaire. Il est alors le tenant d'une vision essentialiste et radicale de l'identité noire²⁹ qui inspira toute une mouvance dure des Afro-centristes.

L'africanité contestée

Ces derniers³⁰ ont aujourd'hui deux ennemis dans le monde académique : Henri Louis Gates et Kwame Anthony Appiah, deux amis depuis leur rencontre à Oxford lorsqu'ils étaient les étudiants – les disciples, même – de Wole Soyinka (prix Nobel de littérature en 1983). Appiah ressemble un peu à Obama. C'est en effet de l'union d'un père ghanéen et d'une Anglaise blanche que Kwame Anthony est le fruit (chacun de ses prénoms est bien sûr une part de son identité et il lui fallut mettre l'un avant l'autre). Comme le jeune Barack, il s'interroge sur son africanité dans un ouvrage tenant de la biographie et de la réflexion philosophique : *In My Father's House : Africa in the Philosophy of Culture*³¹. Il est aujourd'hui favorable à une lecture critique du continent fantasmé et à une déconstruction du

²⁸ Cité dans *Malcom X, le pouvoir noir*, La Découverte, 2008, p.100.

²⁹ Cette position l'éloigne de la vision libérale et ouverte d'un DuBois ou d'un King et l'inscrit au contraire dans la filiation de Marcus Garvey. Ce nationaliste d'origine jamaïcaine fixa pour but aux Afro-américains dans les années 20 de provoquer la rédemption de l'Afrique en retournant s'y installer et en la purgeant de toute présence blanche. On parle parfois de « garveyisme ».

³⁰ L'un des chefs de file de ce courant dans le monde académique est Molefi Kete Asante, professeur à Temple University mais on peut aussi citer Kinton.

³¹ Oxford University Press, 1992.

mythe : l'Afrique a prêté la main au commerce des esclaves, a pratiqué l'esclavage sur son sol et se refuse à le reconnaître. Dans un article du *New York Times*, il raconte l'héritage toujours prégnant de cette culture esclavagiste sur sa propre famille³², aujourd'hui encore au Ghana. Dans la *New York Review of Books*, il décrit sans fards le mirage africain auquel lui aussi a parfois succombé. Après avoir raconté les aventures du soldat Lee, il conclut : « Vous pouvez ajouter Lee à la liste des Africains-américains trahis par leur rêve africain. ». Appiah ne croit ni en la « race » ni en une « négritude » essentialiste rassemblant par delà les continents des gens n'ayant en commun que leur couleur de peau. L'afro-centrisme est donc pour lui une aporie mais elle n'interdit pas aux Noirs d'Amérique de penser leurs origines africaines.

Ce n'est pas une quête des origines mais véritablement une enquête judiciaire que son ami Skip Gates propose justement aux Afro-américains depuis quelques années. A l'aide d'un site intitulé « African DNA » (<http://www.africandna.com/News.aspx>), d'un livre³³ et surtout par la médiatisation de trois volets télévisés de son expérience, Henri Louis Gates utilise le code génétique des Noirs américains comme fil d'Ariane pouvant les ramener à l'Afrique. Son but est presque de « prouver » la filiation. Selon lui, si l'héritage culturel africain est une part indéniable de l'identité de l'Afro-américain, l'ADN lui donne une consistance en permettant d'identifier la zone géographique et éventuellement la tribu dont on est issu. Chaque Noir peut ainsi envoyer un petit prélèvement de muqueuse buccale à « African dna » et connaître sa terre originelle, localiser ses lointains cousins. Gates promet en substance « des racines dans une pipette »³⁴. Le dernier volet télévisuel de son entreprise diffusé en février 2008, « African-American Lives 2 », montre comme les précédents une série de stars afro-américaines sur la trace de leurs origines et donc de leur identité. Morgan Freeman, Chris Rock, Tina Turner, Don Cheadle ou Maya Angelou sont secondés dans leur quête par des généticiens mais aussi par des généalogistes. En effet, si la promesse de la révélation d'une parenté africaine jusqu'alors inconnue motive bien souvent une telle démarche, ce n'est pas ce qui apparaît sous la lumière du microscope.

Gates offre en effet avant tout à ses invités des récits de grands-parents ou d'arrière-grands-parents, héros du quotidien dans une Amérique raciste, qui parvinrent à fonder une école ou à traverser le pays pour retrouver un être aimé. Les informations révélées sont

³² « A Slow Emancipation », *NYT*, 18 mars 2007.

³³ *Finding Oprah's Roots : Finding Your Own*; Crown; New York, 2007.

³⁴ Felicia R. Lee, « Famous Black lives Through DNA's Prism », *NYT*, 5 février 2008.

d'autant plus éloignées en réalité de l'Afrique qu'elles révèlent brutalement la part « blanche » de l'hérité des Noirs américains. Le grand paradoxe et la grande désillusion surviennent alors : les cobayes s'attendent à être promus Luo, Ashanti ou Zulu, et on leur révèle qu'au moins un de leur grands-parents est un Blanc. Lors du premier épisode, Henri Louis Gates apprend, sidéré, que la moitié de son capital génétique est « européen » c'est-à-dire blanc. Les Afro-américains sont donc bien plus des métisses que des Africains. Et lorsque l'enquête parvient à atteindre l'Afrique, la « Mother Africa » révélée n'est pas celle que l'on avait fantasmée. Ainsi, le deuxième épisode, consacrée à Oprah Winfrey³⁵ révéla l'arbre généalogique américain de la présentatrice mais parvint aussi à identifier son « origine africaine ». Oprah Winfrey affirmait être « Zulu », s'être toujours sentie « Zulu ». Elle apprend qu'elle est en réalité d'une ethnie libérienne et on le sent, cette révélation cruelle la laisse déçue.

L'Amérique démythifiée

L'Afrique, lorsqu'elle cesse d'être un mythe lointain est donc la source d'une grande désillusion et témoigne d'un grand malentendu pour les Noirs américains. Mais l'inverse est également vrai. Lorsqu'il est au Kenya, une amie de son père révèle à Barack le chiasme qui brisa l'unité symbolique : « les jeunes Américains ont une vision romantique de l'Afrique alors que, pour ton père comme pour moi, c'était l'inverse, nous espérions trouver toutes les réponses en Amérique. »³⁶. Or, les centaines de milliers d'Africains qui migrent aux Etats-Unis (leur croissance démographique est la plus forte parmi de toutes les minorités de New York) découvrent non seulement le racisme d'une société majoritairement blanche mais également l'hostilité des Afro-américains. Cette dernière trouve sa source à la fois dans le registre classique des stéréotypes liés à « l'arriération » de l'Afrique (discours né dans la bouche des Blancs mais qu'ils ont intégré) mais aussi dans le ressentiment et la mémoire douloureuse de l'esclavage. « Vous nous avez vendus ! » est le reproche que certains Noirs américains expriment à demi-mot. Ne pas avoir été déporté et réduit en esclavage aux Amériques excluraient *de facto* les Africains de la communauté noire.

Le malentendu, terrible, est magistralement mis en scène dans le film de [Rachid Bouchareb](#), *Little Senegal* (2001). Un vieil homme quitte le Sénégal pour retrouver un de ses descendants vivant de l'autre côté de l'Atlantique. Il doit faire face à la défiance de ces

³⁵ *Finding Oprah's Roots*, PBS.

³⁶ *Dreams from My Father-A Story of Race and Inheritance*, Three Rivers Press, New York, 1995, p. 432.

derniers et à la haine des Afro-américains envers ces immigrés qu'ils méprisent : « macaque », « sale Africain, remonte dans ton arbre ! » sont les insultes entendues dans le film mais dont témoignent par ailleurs nombre d'Africains que Mwakikagile a rencontrés. La ligne de couleur n'est plus seulement entre Noirs et Blancs mais entre Noirs et immigrés noirs. Certains Afro-américains ne veulent pas être confondus avec ceux dont ils aiment pourtant se dire les frères. Ils aiment davantage l'Afrique que les Africains.

C'est ce que suggère l'association étudiante d'Harvard qui, en se nommant « The Descendants », vise à se distinguer des autres Noirs présents sur le campus. Ils leur reprochent, comme nombre d'étudiants noirs américains dans le pays, de profiter indûment de la politique d'« Affirmative Action » qui devrait, selon eux, leur être réservée. Ils n'ignorent pas qu'un Noir, quel qu'il soit, subit le racisme et la discrimination, comme l'illustra tragiquement l'assassinat d'Amadou Diallo³⁷ en 1999 par la police new-yorkaise qui, par cette bavure, sembla lier le sort des immigrés africains à celui des Afro-américains. Mais en réalité, dans les ghettos du Bronx comme sur le campus de Cambridge, une même amertume s'exprime : les Africains seraient des privilégiés qui ne connaîtraient pas les difficultés des Afro-américains pour accéder à ce qui semble l'apanage des Blancs : l'éducation supérieure et les emplois qualifiés. Les Africains, qui ne représentent que 3% des Noirs aux Etats-Unis constituent il est vrai 25% des étudiants noirs des universités publiques et plus de 40% de ceux de la prestigieuse Ivy League. La maîtrise de la langue anglaise, l'injonction familiale à réussir³⁸, la qualité de l'enseignement qu'ils ont reçu en Afrique et la vénération pour l'éducation (au nom de laquelle ils se sont, comme Hussein Obama, exilés) facilitent incontestablement leur intégration.

³⁷ Cet immigré ghanéen reçu plus de 17 balles dans le corps alors qu'il n'était ni armé ni menaçant. Les réactions furent vives dans la diaspora ouest-africaine du Bronx et l'on commença à distinguer parmi les Noirs. Voir <http://query.nytimes.com/gst/fullpage.html?res=990CE2D8153AF937A25751C0A96F958260>

³⁸ Dans *Les belles choses que portent le ciel*, le romancier Jinaw Mengestu fait dire à son héros : « Lorsque mon oncle Berhane m'avait demandé pourquoi j'avais choisi d'ouvrir une petite épicerie dans un quartier noir pauvre alors que rien dans ma vie ne m'avait préparé à ce genre de chose ...je ne lui avais jamais dit...Il nourrissait les plus grandes ambitions pour moi, lorsque j'étais arrivé d'Ethiopie. « Tu verras, me disait-il toujours de sa voix douce et éloquente, tu seras ingénieur ou bien médecin...Les larmes lui montaient parfois aux yeux quand il parlait de l'avenir qui, croyait-il, ne pouvait qu'être plein de choses meilleurs et plus belles... J'étais pauvre, noir et portais l'anonymat qui allait avec ça comme un bouclier contre toutes les premières ambitions de l'immigrant, qui m'avaient depuis longtemps déserté, si tant est que je les ai un jour ressenties. De fait, je n'étais pas venu en Amérique pour trouver une vie meilleure. J'étais arrivé en courant et en hurlant, avec les fantômes d'une ancienne vie fermement attachée à mon dos. »

Mais on laisse aussi entendre que les Africains seraient plus dociles, davantage prompts à se soumettre aux exigences arrogantes des Blancs³⁹. L'un des Africains interviewé par Mwakikagile raconte les brimades que les Afro-américains lui font subir, l'obligeant à chanter « à voix haute » l'hymne immortalisé par James Brown « I'm black and I'm proud » (<http://fr.youtube.com/watch?v=2VRSADVdIpDI>). Or justement, ces Africains ne veulent pas se dire « Noirs » et être ainsi identifié à l'*underclass* des Noirs américains. Ils leur rendent bien souvent le mépris dont ils sont victimes en les qualifiant (entre Nigériens notamment⁴⁰) d'« akata », mot d'origine yoruba qui signifie bête, brute, et qui suggère par extension leur absence d'éducation et de décence. Les Noirs d'Amérique moquent leur accent et leur mauvais anglais ? Ils affirment eux pratiquer un anglais « kingsien » de la plus pure facture là où les autres parleraient un charabia d'anglais dit *ebonics*. On les dit dociles ? Ils rappellent qu'eux ne vivent pas dans un monde régi par des Blancs qui ont dénaturé l'homme noir. Ils sont, eux, les civilisés qui élèvent leurs enfants dans le respect des anciens et du savoir. Les femmes africaines ne veulent pas s'unir avec des hommes afro-américains qu'elles perçoivent comme des machos autoritaires et des pères irresponsables. S'ils se sentent proches d'autres Noirs, c'est bien d'avantage des immigrés caribéens dont ils partagent leur semble-t-il davantage de valeurs communes⁴¹. Les deux communautés expriment avec agressivité parfois un sentiment d'altérité qui apparaît comme le déni d'une familiarité que le temps et la distance ont voilée.

When Barry became Barack

Dans la littérature contemporaine, un nom signifie pourtant cette conscience irréductible, malgré le déracinement et l'américanisation forcée, d'une identité africaine des Noirs d'Amérique : Kunta Kinte. Personnage central du roman *Roots* d'Alex Haley, qui donna lieu dans les années 1970 à une série télévisée dont l'impact fut considérable chez les Noirs américains mais aussi chez de nombreux Africains. Capturé en Afrique où il est un membre valeureux de l'ethnie Mandika, devenu esclave dans les colonies américaines, Kunta

³⁹ Leslie Goff, « Coming to America », BBC Focus on Africa, Janvier-mars 2008.

⁴⁰ Les Nigériens, qui forment l'une des principales diasporas africaines aux Etats-Unis sont l'avant-garde de la réflexion sur la place des Africains en Amérique. La romancière Chimamanda Ngozi Adichie, présentée comme la nouvelle Achebe, donna avec deux nouvelles (« You in America » et « My Mother, the Crazy African ») une voix aux Africains exilés. Etudiante à Yale, elle appartient à ses Africains de la Ivy League que jalouent les Noirs américains. Voir « From the motherland ; eight Africans and their contributions to the world », *Ebony*, April 2008.

⁴¹ Le chanteur africain Akon qui est devenu une star du hip-hop aux Etats-Unis l'illustre dans la chanson interprétée en duo avec l'Haitien Wyclef Jean « Sweetest Girl-Dollar Bills » dont l'album s'intitule « Memoirs of an immigrant ».

Kinte doit renoncer à son nom africain afin que les propriétaires d'esclaves lui imposent dans un baptême de sang, le prénom humiliant de « Toby ». En refusant longtemps, malgré les coups de fouets, de perdre son nom et donc son âme, Kunta Kinte est devenu une icône et un symbole de la résistance des Noirs à l'oppression blanche. Avec le temps, il est même devenu l'objet de la dérision des Afro-américains les plus sarcastiques comme le comédien Richard Pryor, qui raillait dans un de ses sketches le martyr grotesque d'un Noir qui s'entête à se dire africain. En ce début d'avril 2008, le magazine *Newsweek*, dans un numéro intitulé « When 'Barry' Became Barack », relate l'histoire d'un jeune garçon qui décida vers vingt ans que son surnom américain « Barry » était une imposture et qu'il redeviendrait lui-même en retrouvant son nom africain, Barack. Obama-Kinte est donc parvenu à imposer sa légende et, avant de parvenir à unir Blancs et Noirs derrière sa candidature, à rassembler les Afro-américains entre eux et aussi à réconcilier, pour un temps, les Noirs des deux cotés de l'Atlantique.

Texte paru dans laviedesidees.fr, le 18 avril 2008

© laviedesidees.fr